



Chez Jimmy

Claire Desmonds

De l'extérieur, à peine une enseigne au-dessus de la porte vitrée dans la rue sombre et rectiligne : *Chez Jimmy*, un bar de nuit au fin fond de la ville où jouent les musiciens de blues. On pénètre dans un couloir étroit dont le bar tout en longueur occupe le côté gauche. Ce soir, la fontaine à bière déverse sans interruption des litres de liquide ambré dans des chopes couronnées de mousse blanche. Lélia longe le comptoir, salue les serveurs d'un geste de la main. Elle va dans la salle du fond où se déroulent les concerts. On ne sait jamais, s'il était déjà arrivé. Ça serait extraordinaire mais pourquoi pas. Elle sait que 21h c'est un peu tôt pour un concert chez Jimmy mais elle espère que Mano sera là vers 22 ou 23h. Elle rejoint leurs amis. Sur la table, les verres de bière se multiplient. Ce soir, on attend Billy Buds.

Elle lui a dit 21h tout à l'heure au téléphone. Elle se souvient bien. Il a dit : « Ok, 21h, mon ange. » Elle adore quand il l'appelle *mon ange*. Quand même, l'ange et sa patience d'ange, commencent à s'user. Elle est habituée, pourtant, il est toujours en retard. C'est le genre de type qui n'est jamais à l'heure. Jamais. C'est un des côtés de la personnalité de Mano qui l'attendrit et l'agace à la fois. Il se laisse complètement embarquer par le présent, à son insu. Il ne fait pas exprès. L'instant présent est plus important que tout, il le vit entièrement, les bornes du futur sont repoussées à l'infini, le temps se dilate. Il ne peut pas faire autrement. C'est plus fort que lui. Comme s'il craignait de manquer quelque chose, là, tout de suite, comme s'il craignait que quelque chose lui échappe. Un peu comme un gosse, pense Lélia, il n'y a que l'immédiat qui compte. Ça prend toute la place dans son esprit, rien d'autre n'existe. Il a peur de louper quelque chose qui se passe là, à cet instant-là précisément.

La salle est bondée maintenant. S'il a rencontré la voisine sur le palier, il est peut-être encore en train de discuter avec elle devant la porte de l'ascenseur. Lélia espère qu'il ne sera pas rentré chez elle pour « jeter un œil » à son dernier tableau

parce que là... Elle espère qu'il a eu la présence d'esprit de lui dire qu'il est pressé, qu'il va au concert, qu'il a rendez-vous avec elle. Elle lui aura alors répondu d'un air complice : « Va, va, l'amour n'attend pas. » J't'en foutrais, jamais, elle lui dirait ça la voisine, trop heureuse de trouver quelqu'un qui s'intéresse à ses croûtes ! Parce qu'il s'intéresse à tout, Mano ! Une vraie éponge, il absorbe tout ! La peinture, la taxidermie, la tauromachie, la soudure au cuivre, la fabrication de la pasta, l'architecture mérovingienne, la taille des rosiers, la politique, la chiromancie, la chiropractie... Le monde est pour lui un océan de *terras incognitas* qu'il brûle d'accoster. Heureusement, le concert va commencer en retard, comme d'habitude. Lélia est impatiente d'écouter ce Billy Buds, un vieux bluesman, lui a t-on dit, un vieux de la vieille, au moins soixante-quinze ans, un vrai de vrai, en veston et chapeau mou, assis sur un trépied jambes ouvertes, la guitare posée sur la cuisse faisant courir ses dix doigts là-dessus comme si on la lui avait donnée au berceau. Un qui rauque sa voix, raille ses cordes vocales, traîne les mots déformés dans sa bouche, qui chante les souffrances des anciens esclaves, les lynchages, les *étranges fruits noirs suspendus aux peupliers*, qui chante les ravages de l'amour, un qui est monté en marche dans les trains de marchandise, qui a roulé sa bosse à travers tout le pays, joué son argent aux cartes, un dont le rire grave s'échappe parfois de la gorge rien qu'en regardant sa guitare et ses longs doigts noirs aux ongles roses sur les cordes.

Il y a du remue-ménage dans la salle enfumée. Billy Buds arrive sur la petite scène. Le concert va commencer. Mano n'est toujours pas arrivé. Lélia farfouille dans son sac à main à la recherche de son téléphone portable, compose le numéro de Mano. Elle laisse un message : « Mano ! Grouille, ça commence ! »

Au début de leur rencontre, elle avait pris le parti de ne pas le quitter d'une semelle. Elle ne voulait pas perdre sa trace une seule seconde. Quand elle le voyait s'embarquer dans des conversations sans fin, elle finissait par s'asseoir où elle pouvait, par terre s'il le fallait, et elle attendait qu'il ait fini. Dieu de dieu, qu'est ce qu'elle a pu passer comme temps à l'attendre, quand elle y pense ! L'important pour elle était qu'il soit constamment dans son champ de vision. Dès qu'une fille s'approchait trop près de lui, elle venait se coller à ses côtés aussi longtemps que cela lui paraissait nécessaire. Il lui passait machinalement le bras autour des épaules. Huit

ans après, elle avait baissé la garde. L'invention des téléphones portables avait été pour elle une providence. Mais ce n'était pas pareil.

Billy Buds a entamé une balade à mourir de tristesse. Sa voix s'abîme dans les graves : *Babe, I ain't gonna come back no more*. Lélia pose son menton au creux de sa paume. Elle a besoin de poser ses doigts sur sa joue. Elle a besoin de consolation. Ses yeux se mouillent. Elle secoue la tête, rabat sa frange sur son front. Mano ne viendra pas. Elle le sent. Ça lui fait une douleur dans son cœur, « a pain in her heart », un grand trou qui s'ouvre en elle, un gouffre dans lequel tombe sa première larme. Tout à l'heure, Billy Buds chantera *It's too late, Babe*.

Ce serait bien étonnant que le blues ne s'enfonce pas davantage dans son cœur.

*Blues is nothing
but a pain in your heart
when you get a bad staff
when you and your man
have to part.*

Au début de leur amour, il aurait pensé à l'appeler, il n'aurait pas pu supporter de ne pas la rejoindre. Lui aussi voulait être là, près d'elle. Lélia a perdu sa place. *I'm feeling so sad because my love is gone*, oui, il est parti son amour, presque parti, c'est tout comme. Tout à l'heure, quand elle rentrera, il ne sera pas là. Ce n'est pas la peine qu'elle laisse un autre message sur sa boîte vocale. Elle sait. Il lui racontera une histoire pleine de rebondissements, qu'il est passé chez Julien ou chez Paulo juste pour récupérer un CD et ce con lui a fait écouter ses derniers morceaux, il ne s'est pas rendu compte. Il lui dira : « Oh, Bébé ! Ne fais pas cette tête-là ! » Elle sait.

Elle a peur. Peur de ne plus l'avoir à ses côtés, peur de se sentir si seule soudain « so lonely », seule sur le plat du monde, en équilibre sans Mano pour la retenir si elle bascule. Elle bascule, elle bascule... elle est toute seule maintenant. Sur la scène, elle ne voit plus que le chapeau de Billy Buds. La tête baissée vers son instrument, il chante ses racines, les temps lointains de l'esclavage : *I'm so glad, I'm*

so glad, I'm so glad be a slave no more. Une esclave. C'est fini pour elle aussi l'esclavage. Esclave du temps de Mano, de son portable, de son infinie quête d'amour.

Billy Buds plaque son dernier accord. Le silence résonne quelques secondes dans la salle obscure sous les voûtes de pierre. Puis, tout d'un coup les applaudissements crépitent. Les spectateurs se dressent, debout, bras levés pour acclamer le vieux bluesman qui découvre ses deux rangées de dents blanches et soulève son chapeau à plusieurs reprises.

Lélia se lève aussi. Elle quitte la salle, longe le bar, ouvre la porte vitrée. Les oreilles remplies des peines séculaires, elle sort dans la nuit bleue.